JURIJ VENELIN (1802-1839) : LES AMBITIONS DU DÉCOUVREUR DE LA LANGUE BULGARE EN RUSSIE

CHRISTINA ANDRIEU

Il est impossible d'aborder les débuts de la bulgaristique en Russie sans évoquer le nom de Jurij Ivanovič Venelin. Quel que soit leur jugement sur l'importance et la pertinence des travaux de Venelin, les chercheurs s'accordent à voir en lui un pionnier, le premier linguiste russe à avoir proposé une description systématisée et complète de la langue bulgare. Une telle formulation demande quelques précisions. D'abord, même si Venelin figure dans les ouvrages encyclopédiques parmi les linguistes russes ayant fait leurs études et travaillé en Russie, son vrai nom, Georgij Huca, est d'origine ukrainienne et il est né dans le village de Velika Tibava (Nagy Tibava) sur le territoire de la Hongrie actuelle. La maîtrise de l'ukrainien comme celle du russe lui permettra d'enrichir sa conception du bulgare. En ce qui concerne la linguistique, Venelin y vient par passion pour les langues, et pour le bulgare en particulier, sans avoir fait d'études spécialisées. C'est, d'ailleurs, ce que beaucoup de ses critiques lui reprochent dès qu'il s'écarte des théories dominantes à l'époque. Médecin de formation, Venelin abandonne rapidement l'exercice de la médecine pour se consacrer à sa passion – l'histoire et les langues – et il y sacrifie jusqu'à son bienêtre matériel. Dans le présent article, nous tâcherons de décrire le contexte dans lequel se déroulent les travaux de Venelin et de dégager les principaux axes de réflexion qui ont orienté ses recherches sur la langue bulgare. Nous évoquerons en parallèle l'accueil réservé aux idées de Venelin en Russie et en Bulgarie, parfois encourageant, mais bien souvent source de déception.

Selon G.K. Venediktov, grand spécialiste de Venelin et de la Renaissance bulgare, (Venediktov, 1998: 56), il n'existe pas de sources permettant d'affirmer que Venelin connaissait le bulgare avant son arrivée en 1823 à Kichinev, en Bessarabie russe, en compagnie de son cousin I.I. Molnar. Venelin espère trouver en Russie des conditions propices à l'approfondissement de ses recherches en histoire ancienne du monde slave, recherches déjà bien avancées pendant son séjour, l'année précédente, à la faculté d'histoire à Lvov. C'est justement à Lvov qu'il décide de changer son nom pour celui de Venelovič - Venelin afin d'échapper à la carrière religieuse à laquelle le prédestinaient ses études au séminaire et le propre sacerdoce de son père (Zlatarski, 1903 : 3). Au cours des deux années passées à Kichiney, Venelin rencontre de nombreux réfugiés bulgares, commence à s'intéresser à leur langue et à leur histoire. Il doit à ces échanges ses premières connaissances en bulgare qui restent encore très faibles à la veille de son voyage en Bulgarie en 1830. D'ailleurs, les carnets et lettres de voyage de Venelin (Venediktov, 1998: 56) nous apprennent qu'en 1830, à Odessa, il parvenait encore à peine à communiquer en bulgare, que la même année, à Varna, il a eu recours à un traducteur et qu'il ne put se dispenser d'une aide qu'à Silistra.

Il est difficile de reprocher à Venelin des lacunes en bulgare si l'on prend en considération l'état de la slavistique en Russie en ce début du XIXe siècle. Les esprits sont très marqués par l'Histoire de l'État russe [Istorija gosudarstva rossijskogo] i de N.M. Karamzin (1766-1826), une référence en la matière, qui affirme les origines tatares des Bulgares. On est donc encore loin de penser le bulgare comme une langue slave à part entière. Dans une lettre du 27 septembre 1837 (Zlatarski, 1903: Annexe 1), adressée à Vasil Aprilov, figure importante de la Renaissance bulgare, Venelin évoque un épisode anecdotique survenu pendant les guerres russo-turques. Au contact de la population bulgare, les officiers russes sont persuadés qu'ils entendent un russe déformé par les autochtones qu'ils jugent par ailleurs très doués pour assimiler si rapidement leur langue. Ils sont loin de se douter que les Bulgares s'adressent à eux tout simplement en bulgare! Dans les milieux linguistiques russes, les compétences en bulgare sont plus que rares. En 1834, I.I. Davydov, professeur de l'Université de Moscou chargé de se prononcer, après

L'Histoire de l'État russe (12 vol.; 1816-1829) est l'œuvre la plus importante de Karamzin.

lecture de la *Grammaire* de Venelin, sur ses compétences en matière d'enseignement des langues slaves à l'Université, avoue ne pas connaître le bulgare et donne une réponse purement formelle. A.X. Vostokov, grand spécialiste du vieux slave, commence à s'intéresser au bulgare moderne grâce à ses contacts avec P.I. Keppen (forme russe de Köppen) et Vuk Karadžić, mais, en 1822 encore, il exclut le bulgare de son projet de *Dictionnaire comparatif de toutes les langues slaves* [Sravnitel'nyj slovar' vsex slavjanskix narečij], doutant du bien-fondé de conclusions sur une langue qui ne possède encore ni grammaire ni dictionnaire.

Il existe donc un vide à combler mais ce travail apparaît difficile et délicat car la Bulgarie du début du XIXe siècle demeure soumise aux Ottomans et coupée du monde extérieur. Le voyage dans le pays devient pour les slavistes russes le seul moyen de pénétrer dans ce monde méconnu et d'en apprendre plus. Malgré les difficultés apparentes, le contexte de la première moitié du XIXº siècle est très favorable à l'essor de la linguistique. Le Romantisme contribue à l'éveil des nationalités qui s'accompagne d'une quête d'identité. En Europe, et surtout en Allemagne, le comparativisme naissant encourage à faire l'inventaire des langues et à comparer leurs différentes parentés. Les peuples slaves s'interrogent sur leur langue, leurs origines, et les Russes ne font pas exception. Ils sont persuadés que l'étude des autres langues slaves peut aider à reconstituer la langue-mère des Slaves. Dans cette quête d'identité, comme nous le verrons plus loin, les préoccupations linguistiques sont souvent teintées de nationalisme.

En ce qui concerne la langue bulgare moderne, Keppen et Karadžić, cités précédemment, sont pratiquement les seuls noms de linguistes connus en Russie ² pour s'y être intéressés avant Venelin. Keppen (Demina, 1998 : 86) rencontre des réfugiés bulgares en 1822, lors de son voyage à Hermannstadt (aujourd'hui Sibiu, en Transylvanie). Il manifeste de l'intérêt pour les dialectes bulgares et leurs particularités phonétiques et grammaticales, recueille quelques documents et constitue un petit dictionnaire de 360 mots. Cependant ce voyage n'a pas le caractère officiel et scientifique de celui réalisé par Venelin en 1830 en Bulgarie, à la demande de l'Académie des sciences russe. Avant Venelin, l'Académie avait proposé une telle mission au linguiste serbe Karadžić mais le projet

Nous ne citerons pas ici ceux de fonctionnaires d'État ou d'écrivains ayant laissé des témoignages sur le bulgare de cette époque.

n'avait pu se réaliser. Karadžić suscite l'intérêt avec son Complément aux dictionnaires comparatifs de Saint-Pétersbourg (1822) [Dodatak k Sanktpeterburgskim sravnitelnim rječnicima] qui contient des chansons populaires bulgares, un lexique et un aperçu de quelques particularités de la langue vivante illustrée par le parler de Razlog, situé au sud-ouest de la Bulgarie. Venelin connaissait très bien le Dodatak et a dû sans doute y puiser des idées pour ses observations. Toutefois, ses travaux sont de loin plus complets et sa conception du bulgare fait preuve d'une surprenante originalité.

Notre étude prend essentiellement appui sur trois œuvres de Venelin qui, à notre avis, fournissent au chercheur un excellent matériau pour comprendre les idées et la démarche de celui-ci. La première, Les Bulgares anciens et contemporains dans leurs relations politiques, ethnographiques, historiques et religieuses avec les Russes (1829) [Drevnie i nynešnie bolgare v političeskom, narodopisnom, istoričeskom i religioznom ix otnošenii k rossijanam] 3, à forte tendance slavophile, est qualifiée par Venelin lui-même comme étant non pas un texte historique mais plutôt une critique des théories historiques existantes (Zlatarski, 1903 : Annexe 1). D'après M.V. Nikulina (Nikulina, 1998 : 124), c'est en travaillant sur cet ouvrage que Venelin eut l'idée d'un voyage en Bulgarie afin de vérifier sa théorie sur la slavité des Bulgares. La deuxième œuvre, Grammaire de la langue bulgare contemporaine (1835) [Grammatika nynešnego bolgarskogo narečija] représente une description de la langue bulgare rédigée à la suite du voyage de Venelin en Bulgarie en 1830. Il s'agit là de l'ouvrage le plus important à la conception duquel Venelin consacre près de six années. Déjà en 1829, à la sortie des Bulgares anciens et contemporains..., il annoncait qu'il avait élaboré un aperçu grammatical de la langue bulgare (Venelin, 1829: 6). Venediktov trouve dans les archives de Venelin une autre mention de cet aperçu qui serait le précurseur de la Grammaire (Venediktov, 1998: 79, n. 19). Il s'agit d'une feuille de brouillon sur laquelle Venelin définit l'aire de diffusion du bulgare et envisage, comme un travail plus conséquent que l'apercu existant, une future comparaison du bulgare avec le serbe, le russe et

Elle fut suivie d'un deuxième volume intitulé Drevnie i nynešnie slovene v
političeskom, narodopisnom, istoričeskom i religioznom ix otnošenii k rossijanam
[Les Slovènes anciens et contemporains dans leurs relations politiques, ethnographiques, historiques et religieuses avec les Russes], édité en 1841, après la mort de Venelin.

d'autres langues slaves, organisée par catégories grammaticales et illustrée d'échantillons de texte plus larges. Tout cela témoigne d'un long travail de réflexion au cours duquel les conceptions de Venelin sur la langue bulgare mûrissent et prennent forme. Dans la troisième œuvre De la genèse de la nouvelle littérature bulgare [O zarodyše novoj bolgarskoj literatury], publiée sous forme de brochure en 1838 après une première publication en 1837 dans la revue proche des slavophiles Moskovskij nabljudatel', Venelin fait partager au public russe ses impressions sur son voyage en Bulgarie, décrit la situation dans le pays, et informe de la sortie, dans les années 1820-1830 du XIXe siècle, de livres d'auteurs bulgares comme Neofit Rilski, Anastas Kipilovskij, Xristaki Pavlovič, Rajno Popovič et autres. Le principal intérêt de cette œuvre réside pour nous dans les remarques de Venelin sur certains aspects très discutés de la formation de la nouvelle langue bulgare qui concernent l'orthographe et la prononciation. Cette brochure a connu deux publications en Bulgarie au XIXe siècle et a contribué à renforcer chez les Bulgares l'intérêt pour leur propre langue.

Une vue d'ensemble des écrits de Venelin sur la langue bulgare permet de distinguer trois axes principaux sur lesquels se portent ses efforts. En premier lieu, une quête identitaire visant à prouver les origines slaves des Bulgares, la place de leur langue parmi les autres langues slaves et sa parenté avec le vieux slave. En deuxième lieu, Venelin s'attache à sortir le bulgare de l'oubli auquel il est voué aussi bien en Russie que dans les pays occidentaux, et à lui faire retrouver sa dignité en tant que langue. Cela va de pair avec un travail d'éveil auprès des Bulgares censés réapprendre à aimer et à utiliser leur langue longtemps délaissée au profit du turc et surtout du grec. Vient, en troisième lieu, un important travail de réflexion sur les modalités de normalisation du bulgare écrit et littéraire.

Rappelons que Venelin avait quitté Kichinev en 1825 et s'était rendu à Moscou avec l'intention de poursuivre ses études universitaires. Sur les conseils d'amis et espérant s'assurer une existence plus aisée, il s'était inscrit à la faculté de médecine sans pour autant renoncer à son goût pour l'histoire. L'introduction dans le cercle de S.T. Aksakov et la rencontre avec l'historien M.P. Pogodin, tous deux fervents défenseurs de la slavité, orientent définitivement les choix de Venelin. Désormais, il bénéficie du soutien de Pogodin qui l'aide à s'affirmer dans les milieux scientifiques slavisants (Zlatarski, 1903 : 94-95).

Comme nous l'avons déjà souligné, la Russie du premier tiers du XIXe siècle prête une attention accrue à l'unité ethnique, historique et culturelle des Slaves et encourage l'expansion de théories autochtonistes. Outre la défense des intérêts de l'Empire, il s'agit de s'opposer aux théories aryanistes de l'Occident vécues comme une remise en question des origines et des valeurs de la nation russe. En Allemagne comme en France il existe des courants cherchant à démontrer le touranisme des Slaves ou des seuls Russes (Laruelle, 2005 : 31). Pour E.M. Arndt 4, les Russes sont avant tout les descendants des Scythes, assimilés à des Mongols. Pour les défenseurs de la cause russe, l'enjeu de cette polémique est de slaviser d'abord le monde scythe pour ensuite s'avancer dans le temps par références antiques jusqu'aux peuples de la mer Noire. Prouver la slavité des Bulgares signifie asseoir l'histoire de la Russie sur le fondement solide de l'Eurasie, lui trouver une patrie d'origine et des précurseurs aussi dignes que les célèbres Cyrille et Méthode.

Selon les théories existantes à l'époque (Nikulina, 1998 : 122), les Bulgares étaient des Turks ou des Tatars (voir N.M. Karamzin, A.L. von Schlözer ⁵), avaient des origines ougro-hunniques (H.J. Klaproth ⁶) ou représentaient un amalgame d'éléments slaves, turks et finnois (C.-M. Frähn ⁷). P.J. Šafařík ⁸ les considérait comme des Huns venus de l'Oural. Dans *Les Bulgares anciens et contemporains...*, une œuvre qui s'inscrit ouvertement dans la mouvance slavophile, Venelin oppose à ces théories qu'il juge révélatrices d'un sentiment de supériorité allemand, l'hypothèse des origines slaves des Bulgares.

Selon lui, les Bulgares viendraient du pays de la Volga, la Bulgarie antique voisine du pays slavo-russien, et seraient euxmêmes des Slaves de la tribu des Russiens. Le nom *Bulgares* proviendrait du nom de la rivière Volga. Venelin insiste sur la constance et la durée comme caractéristiques principales des peuples et des langues. Fidèle à une approche idéaliste et romantique de l'histoire, il affirme que tout le bassin actuel de la Volga (où se trouvait le

Ernst Moritz Arndt (1769-1860): écrivain et poète allemand, professeur d'histoire à l'université prussienne de Bonn (1818), auteur de nombreux ouvrages principalement consacrés à l'histoire.

August Ludwig von Schlözer (1735-1809): historien allemand, membre de l'Académie des sciences russe, professeur d'histoire russe à Saint-Pétersbourg (1765-1767), ennobli en 1804 par Alexandre I^{er} et nommé conseiller privé.

Heinrich Julius Klaproth (1783-1835): orientaliste allemand, auteur de travaux sur les peuples du Caucase et leurs langues.

Christian-Martin von Frähn (1782-1851): connu en Russie sous le nom de Xristian Danilovič Fren, célèbre orientaliste et numismate.

Pavel Josef Šafařík (1795-1861): philologue slovaque de langue tchèque qui a consacré sa vie à l'étude des cultures slaves.

royaume des Bulgares de la Volga) jusqu'au Danube, fut peuplé pendant au moins trois millénaires par deux peuples proches – les Russes et les Bulgares. L'idée d'une migration des peuples ne serait qu'une méprise scientifique. Il s'agirait plutôt d'une extension du pouvoir d'un seul et même peuple connu d'abord sous le nom commun de *Huns* et, plus tard, sous le nom spécifique de *Bulgares*. À partir de là, Venelin s'attache à prouver la slavité des Huns à l'aide de rapprochements phonétiques entre des noms bulgares et hunniques tout à fait discutables.

Cette théorie suscite une avalanche de critiques. Hormis quelques avis bienveillants, comme celui de Pogodin qui se limite à des remarques de style et de structure, Venelin est traité de scientifique ignare et accusé de mépris envers les grands historiens de son temps. Il n'abandonne pourtant jamais l'hypothèse de l'origine slave des Bulgares de la Volga et l'utilise comme point de départ pour ses recherches linguistiques. À une époque plus récente, cela lui vaut des avis très réservés comme celui de S.B. Bernstein (cité par Venediktov, 1998 : 63) pour qui « les travaux linguistiques de Venelin étaient très en deçà du niveau de la science de son temps » ou celui de V.P. Čornij (Markov & D'jakov, 1988 : 98-99) selon qui « développait des théories non scientifiques Venelin fantastiques », avec des jugements « marqués de primitivisme et qui manquaient de sens critique par rapport aux sources historiques ». La principale faiblesse de la démarche scientifique de Venelin serait à notre sens, et là nous rejoignons l'avis de Zlatarski, de formuler d'abord une idée et de chercher ensuite les preuves de celle-ci, au lieu de se constituer une opinion après avoir analysé les sources. Car, en effet, Les Bulgares anciens et contemporains... est écrit avant le voyage en Bulgarie que Venelin envisage comme une occasion de prouver ses hypothèses.

Une manière plus positive d'aborder cette œuvre consisterait à apprécier la richesse des données statistiques et ethnographiques qu'elle contient. Nous y trouvons des renseignements sur l'effectif de la population bulgare et le territoire qu'elle occupe au sein de l'Empire ottoman. Cette population serait majoritaire dans la partie européenne de l'Empire mais aurait des conditions de vie beaucoup plus difficiles que celles des autres nations (ici Venelin cite les Grecs et les Serbes). L'importance de tels renseignements apparaît clairement si l'on rappelle qu'en 1827, juste avant le début de la guerre avec la Turquie, une revue moscovite déclarait encore qu'il n'existait plus de populations slaves sur le Danube (Zlatarski, 1903 : 103).

Après avoir postulé les origines slaves des Bulgares, Venelin porte son attention sur leur langue et la place qu'elle occupe parmi les autres langues slaves. Nous examinerons ici essentiellement les idées du chercheur exposées dans la *Grammaire* et dans *Les Bulgares anciens et contemporains...*

Plusieurs passages de la Grammaire présentent la langue bulgare comme un dialecte [narečie] du russe. Venelin (Venelin. 2002 : 72) note qu'une reprise de formes du vieux bulgare pourrait rapprocher le bulgare moderne du russe dont il est un dialecte. Nous retrouvons cette formulation plus loin (Venelin, 2002 : 220) où, de nouveau. Venelin évoque le « dialecte bulgare du russe ». Le mot narečie figure également dans le titre de la Grammaire. Mais nous avons constaté que, dans le même texte, le bulgare est bien souvent appelé langue [jazyk]. Il existe donc chez Venelin une confusion de notions qui s'explique, en partie, par les différences d'usage, assez floues au XIXe siècle, entre les mots jazyk et narečie. Si l'on envisage le fond de sa pensée en dépassant les maladresses d'expression, sa vision du bulgare comme langue slave à part entière n'est pas à contester. Rappelons que dans le Résumé du cours d'histoire de la langue et de la littérature slaves [Konspekt prepodavanija istorii slavjanskogo jazyka i literatury] rédigé par Venelin en 1834-35 à la demande du Conseil de l'Université de Moscou, le bulgare ouvre la liste des langues slaves abordées, suivi du serbe, du croatodalmate, du slovène, du « tchéco-morave », du sorabe et du polonais (Venediktov, 1998 : 65). Reconnaître l'autonomie de la langue bulgare paraît évident aujourd'hui, mais pour l'époque de Venelin c'est une idée novatrice. Dans les années 1820, le Tchèque J. Dobrovský 9, le patriarche de la philologie slave, avançait que le bulgare était un dialecte du serbe (Venediktov, 1998 : 64). De même en 1829 en Russie, N.A. Polevoj l'exclut de la liste des langues slaves sous prétexte qu'il s'agit d'un dialecte serbe (Venediktov. 1998:64).

Qu'en est-il du rattachement du bulgare au russe, comme l'exprime clairement Venelin? Venediktov (Venediktov, 1998 : 68-69) nous fournit les éléments nécessaires à une meilleure compréhension de cette assertion. Selon lui, sous le nom de langue russe, Venelin n'entend pas le russe contemporain, c'est-à-dire une langue de la famille des langues slaves orientales. Il aurait en vue la langue des Russiens que l'on pourrait appeler aujourd'hui ancien slave

^{9.} Josef Dobrovský (1753-1829) : philosophe et philologue tchèque.

oriental commun qui aurait donné naissance aux langues slaves orientales d'aujourd'hui. La thèse de l'appartenance du russe (grand-russien), de l'ukrainien (petit-russien) et du bulgare (volgorussien) à la même famille – la langue des Russiens – est plus étayée dans Les Bulgares anciens et contemporains...

Par conséquent, selon la classification de Venelin, le bulgare fait partie du groupe oriental et non du groupe méridional des langues slaves. Nous devinons derrière cela le postulat discutable de la slavité des Bulgares de la Volga. Une telle position, contrairement à ce qui est affirmé dans l'ouvrage La slavistique dans la Russie d'avant la révolution. Étude des Slaves méridionaux et occidentaux (Markov & D'jakov, 1988 : 59), fut alors adoptée également par d'autres chercheurs. En 1833, Šafařík parle d'un groupe russo-bulgare [Russisch-Bulgarisch] comprenant le slavon d'église, sa variante contemporaine – le bulgare, le russe et le ruthène. Un peu plus tard, F. Palacký 10 (Venediktov, 1998: 71) divise les langues slaves en trois groupes : oriental, illyrien (groupe du sud-ouest) et groupe du nord-ouest. Le bulgare appartiendrait, selon lui, au groupe oriental ou russe. Cela montre que, dans les années 1830 du XIXe siècle, le rattachement du bulgare au groupe oriental slave ou sa présentation comme dialecte du serbe ne choquaient pas les esprits.

Le début du XIXe siècle est aussi très marqué par la question des origines du vieux slave. Plusieurs avis coexistent : Dobrovský lui trouve une parenté avec le serbe, le Slovène J. Kopitar ¹¹ situe ses origines en Pannonie (théorie pannonienne) et le Russe K.F. Kalajdovič ¹² l'associe au morave. Venelin affirme que le vieux bulgare n'est pas autre chose que du vieux slave. Cette fois-ci, il bénéficiera de l'appui d'un grand linguiste comme Vostokov qui, dans son article Réflexions sur la langue slave (1820) [Rassuždenie o slavjanskom jazyke], définit le vieux slave comme du vieux bulgare à l'origine. Dans son œuvre De la genèse de la nouvelle littérature bulgare, Venelin note que la relation entre le bulgare contemporain et le vieux slave est la même que celle qui existe entre le grec démotique et le grec ancien (Venelin, 1838 : 4). Venelin

František Palacký (1798-1876): historien et homme politique tchèque; il s'agit ici de son ouvrage Geschichte von Böhmen. Bd. 1. Prague, 1844, p. 55.

Jernej Kopitar (1780-1844): philologue slovène, auteur de la première grammaire scientifique du slovène (1808).

Konstantin Fëdorovič Kalajdovič (1792-1832) : célèbre philologue, historien et pédagogue russe, un des pionniers de l'étude de la langue biélorussienne.

maintient que les premières traductions des Saintes Écritures ont été réalisées par Cyrille et Méthode en vieux bulgare, utilisé également comme langue d'église par les Russes et les Serbes. Venediktov (Venediktov, 1998 : 73) précise que Venelin est bien celui qui introduit le terme vieux bulgare dans la littérature russe spécialisée. Parallèlement à lui, Safařík reprend et emploie ce terme [Altbulgarisch] dans la littérature de langue allemande.

Une fois les grands repères identitaires posés, Venelin se consacre à une réhabilitation de la langue bulgare tant dans l'opinion russe et européenne que dans l'esprit des Bulgares. Les Russes du début du XIXe siècle connaissent très peu la Bulgarie, si ce n'est à travers les publications de récits des participants aux guerres russo-turques de 1809-1811, puis de 1828-1829. Mais il s'agit principalement de notes à caractère statistique, géographique ou ethnographique. Comme nous l'avons expliqué précédemment, les premiers renseignements concrets sur la langue bulgare ont été fournis par Karadžić (1822) et Keppen (1828). Lorsqu'en 1822 Vostokov entreprend la préparation de son dictionnaire, il exclut le bulgare de la liste des langues slaves en expliquant que cette langue ne possède à ce jour ni dictionnaire ni grammaire. Ce n'est que quelques mois après cette déclaration que Vostokov apprend l'existence du Dodatak. Dans son ouvrage De la genèse..., Venelin explique les raisons qui l'ont poussé à écrire sa Grammaire (Venelin, 1838: 27): la langue bulgare avait un besoin urgent d'une grammaire, réclamée depuis longtemps par Schlözer. Et il ajoute que, en dehors du fait que cette grammaire permettrait de résoudre la question des origines de la langue d'église, elle aiderait surtout une nation en quête de repères. Doter le bulgare d'une grammaire signifie pour Venelin faire reconnaître officiellement son existence parmi les autres langues mais aussi canaliser le processus de son évolution et fournir un outil fiable à la littérature bulgare naissante.

Venelin se montre très préoccupé par la pureté du bulgare qu'il envisage, d'un côté, comme le renoncement aux emprunts, avant tout au turc, et de l'autre, comme un rapprochement de la langue contemporaine de ses origines, le vieux bulgare. Ce second aspect sera abordé avec les problèmes de normalisation du bulgare. L'essentiel des remarques concernant les emprunts dans la langue bulgare se trouve dans la lettre adressée en 1834 à l'amiral A.S. Šiškov, président de l'Académie de Russie, que Venelin joint à sa *Grammaire* en guise d'introduction, ainsi que dans le premier chapitre traitant du substantif.

Venelin divise la Bulgarie en aires géographiques selon la quantité de turcismes utilisés dans la langue. Ils seraient très nombreux dans les régions où la population bulgare est mélangée à la population turque et où cette dernière est majoritaire : dans les villes de Burgas, Sumen, Varna, Silistra ainsi qu'en Thrace. La langue bulgare est conservée dans son état le plus pur surtout dans les régions montagneuses, mieux protégées, autour de Tărnovo, Sofia, Samokov, Prizren, Razlog. Venelin tente d'être objectif: il évoque la domination de l'Empire ottoman et l'introduction forcée de mots turcs dans les domaines politique, administratif et commercial mais dénonce en même temps la négligence des Bulgares envers leur propre langue qui se traduit par une utilisation abusive d'emprunts ou par un recours au turc sans nécessité réelle. Si Venelin aborde la question des turcismes dans le chapitre consacré au substantif, c'est parce que, selon lui, les mots turcs dans la langue bulgare représentent exclusivement des substantifs, jamais des verbes ou d'autres éléments du discours. Il est persuadé, et cela paraît naïf vu l'évolution ultérieure du bulgare, que les substantifs empruntés seront très facilement éliminés car ils ne peuvent s'enraciner ni donner des mots dérivés (Venelin, 2002 : 56-60).

Son constat est beaucoup plus sévère lorsqu'il parle de l'influence grecque, plus sournoise et dévastatrice, selon lui. Il ne s'agit plus vraiment de mots-emprunts car, dans ce domaine, les Russes ont emprunté autant que les Bulgares, sans parler des peuples latins. Là, il est question d'une politique d'assimilation suivie : remplacement du clergé bulgare par un clergé grec, persécutions contre les livres sacrés bulgares, présence exclusive dans les écoles d'enseignants grecs. Venelin note le cas de Bulgares qui en sont même réduits à écrire leur langue en caractères grecs (Venelin, 2002 : 239). Mais il n'oublie pas de remarquer que les Bulgares abandonnent facilement leur langue et il donne l'exemple de nombreux Bulgares instruits qui se font un point d'honneur de se faire passer pour des Grecs.

Afin de faire renaître chez les Bulgares un sentiment de fierté nationale et d'encourager le développement de leur littérature, Venelin propose de créer des centres culturels au sein de l'émigration bulgare en Ukraine, Russie et Roumanie (Smol'janinova, 1998 : 8). Cette idée est reprise et se révèle très fructueuse. Les années 1840 voient le développement du centre d'Odessa (N. Gerov, D. Čintulov, V. Aprilov, N. Palauzov) ; la fin des années 1850 et les années 1860 sont marquées par les activités de l'émigration bulgare à Moscou (L. Karavelov, N. Bončev,

K. Miladinov); au début des années 1870 en Roumanie, les centres d'émigration de Bucarest, Brăila, Galați jouent un rôle très important (X. Botev, V. Drumev, V. Levski).

Les travaux de Venelin, dont le plus lu en Bulgarie est Les Bulgares anciens et contemporains..., éveillent les esprits et suscitent de vives réactions. Une majorité de Bulgares sont sensibles au fait que quelqu'un de l'extérieur, un Russe, s'intéresse à leur destinée et redonne à leur passé historique toutes ses lettres de noblesse. M.G. Smol'janinova cite les noms de personnages célèbres de la Renaissance bulgare comme ceux de Vasil Aprilov et de Rajko Žinzifov qui, après avoir reçu une formation hellénophile, changent d'orientation à la lecture de Venelin et s'investissent dans la création d'écoles bulgares. Cependant, c'est loin d'être toujours le cas. De nombreux passages dans la correspondance de Venelin révèlent des moments de découragement où, face à un mur de silence et d'inertie, il est prêt à abandonner son travail d'éveil national auprès des Bulgares.

Nous aborderons en dernier lieu une question cruciale dans les travaux de Venelin : sa tentative de normaliser la langue bulgare littéraire.

Le voyage de Keppen au début des années 1820, puis la publication, dans la revue Bibliografičeskie listy (1826), de ses observations sur les variantes régionales du bulgare actuel, provoquent un vif intérêt tant en Russie que dans d'autres pays slaves. Parmi les objectifs définis dans l'Instruction 13 que l'Académie des sciences russe fournit à Venelin avant son départ pour la Bulgarie, figure en premier lieu la collecte de renseignements sur les dialectes du bulgare, avec présentation des mots racines conservés en russe uniquement sous forme de mots composés ou dérivés. Venelin s'y emploie consciencieusement, même si ses conclusions s'écartent sensiblement du résultat souhaité. Certains de ses manuscrits (Venediktov. 1998 : 74) font état de différentes variantes de bulgare, comme la langue des Chops 14 ou encore celles parlées en Macédoine, à Tărnovo, à Varna, dans la Bulgarie de l'Est. Rappelons que Venelin avait aussi procédé à un classement en zones géographiques selon la présence d'emprunts turcs dans la langue. Mais dans ses Recherches critiques sur l'histoire des Bulgares [Kritičeskie issle-

Voir la présentation très détaillée de l'itinéraire et des objectifs de ce voyage proposée par Nikulina in Yu.I. Venelin v bolgarskom Vozroždenii, p. 126-127.

Le dialecte chop est parlé entre Niš et Sofia, il se rapproche du serbe du point de vue du lexique.

dovanija ob istorii bolgar], parues en 1849 après sa mort, Venelin exclut toute division du bulgare en dialectes, probablement guidé par la conviction que le bulgare est déjà un dialecte de la langue slave commune (Venediktov, 1998 : 74). Il ne laisse pas de description de dialectes, objectant qu'il ne s'agit que de régionalismes d'une langue qui, par ailleurs, se distingue par son unité. Problème de méthode ou de terminologie ? Toujours est-il que Venelin postule pour la première fois l'unité du bulgare sur tout le territoire de sa diffusion. En même temps, au fil de ses hésitations, il est le premier à pressentir la division de l'espace linguistique bulgare en deux aires — est et ouest, ce qui est actuellement reconnu par la dialectologie bulgare.

Au lieu d'approfondir la recherche de dialectes, Venelin se consacre à l'élaboration d'une norme littéraire qui permettrait un état de conservation de la langue. Car les ouvrages d'auteurs bulgares comme Petăr Beron, Vasil Nenovič, Atanas Kipilovski ou Petăr Sapunov, publiés vers 1820, mettent en évidence l'absence de règles orthographiques et grammaticales communes et les difficultés pour l'édition et pour l'enseignement qui en découlent. À partir du milieu des années 1830, la société bulgare prend conscience de la nécessité d'une grammaire commune dont les prescriptions s'appliqueraient à tout le pays. L'idée en est clairement formulée dans la grammaire de Neofit Rilski (1835) 15 qui propose un ensemble de solutions pratiques à ce problème. Venelin ne prend connaissance de ce texte qu'en 1837. La conception de normalisation de la nouvelle langue bulgare qu'il propose dans sa propre *Grammaire* reste donc une œuvre originale et personnelle.

La Grammaire de Venelin n'est pas conçue comme une grammaire comparative du bulgare et du russe répondant à la demande de l'Académie. Elle est avant tout un texte à caractère prescriptif dans lequel la présentation d'ensemble de la langue est soumise à l'objectif de normalisation, telle que l'imaginait Venelin. C'est pourquoi, à ceux qui l'accusent de classifications trop compliquées et inutilement exhaustives, Venelin répond que son travail a une portée scientifique et non scolaire. D'après lui, seule la description complète des paradigmes de déclinaison et de conjugaison permettra d'établir une norme orthographique. Dans De la genèse...

^{15.} La Première grammaire de la langue bulgare [Bolgarska gramatika sega pervo sočinena] de Neofit Rilski (1793-1881), éditée en 1835, fut la première description systématisée de la langue bulgare réalisée par un Bulgare. Venelin considère l'ouvrage de Rilski comme intéressant mais incomplet.

Venelin souligne le rôle important de l'orthographe : c'est « une chose sacrée que l'on ne doit pas manipuler à sa guise comme un jouet » (Venelin, 1838 : 31). Et il donne l'exemple du désordre orthographique qui règne dans la littérature serbe, car en Serbie l'édition a précédé l'élaboration d'une grammaire. Les Bulgares devraient contourner cet écueil à un moment où leur langue subit des changements importants vers une démocratisation de sa forme littéraire.

Les observations de Venelin montrent que le bulgare contemporain s'est déjà sensiblement écarté du vieux bulgare et des autres langues slaves. Afin que cet écart ne s'accentue pas davantage, il propose d'opérer un retour vers la langue primitive, le vieux bulgare, en prenant comme modèle les Écritures et les livres à usage religieux (Venelin, 2002 : 72), ce qui aurait aussi pour avantage nous y reconnaissons là ses idées exposées précédemment – de rapprocher la nouvelle langue bulgare du russe. Et, comme le faisaient les auteurs slaves du Moyen Âge, Venelin joint à sa Grammaire un texte en guise de modèle à imiter. Il s'agit de la Vie de Petka Tărnovska écrite autour des années 1376-1382 par le patriarche Evtimij Tărnovski, dans sa version en nouveau bulgare présentée dans le recueil de textes du XVIIe siècle intitulé Tixonravov damaskin. Pour Venelin, l'intérêt de cette version réside dans le fait qu'elle est réalisée en langue vivante, populaire. Le texte est présenté en trois colonnes : la première donne l'orthographe de l'original, la deuxième - l'adaptation de Venelin qui devrait servir de modèle d'orthographe étymologique, la troisième - la traduction, assez libre, en russe.

En tant que grammairien non bulgare, Venelin considère qu'il ne doit pas imposer ses choix aux futurs écrivains bulgares. Cependant, il se montre parfois assez catégorique, jusqu'à commettre des erreurs d'interprétation de certains faits de langue.

Citons, par exemple, le cas des articles en bulgare. Dans la Grammaire, ils sont identifiés à des pronoms démonstratifs utilisés avec le substantif pour renforcer la valeur déictique. Partant de cette idée erronée, Venelin finit par conclure que les Bulgares emploient les démonstratifs (en réalité, les articles) sans réelle nécessité et les supprime dans la version en nouveau bulgare. Apparemment, il n'a pas pu saisir ce trait marquant de l'évolution du bulgare où l'article remplace progressivement les désinences des cas. Le plus curieux est, et cela montre bien l'ascendant que Venelin exerçait sur les auteurs bulgares, que certains écrivains comme Georgi Rakovski ou Vasil Drumev commencent, eux aussi, à supprimer les articles dans

leurs textes (Venediktov, 1998 : 7). Bien évidemment, ce phénomène qui dénature la langue bulgare ne durera pas longtemps.

L'orthographe de la voyelle [ă], un son caractéristique du système vocalique bulgare 16, pose également problème. Vers 1820 des auteurs comme Beron, Kipilovski, Nenovič se prononcent en faveur du choix d'un graphème spécifique pour ce son. Venelin s'oppose à cette solution qui va à l'encontre de l'orthographe étymologique. D'après lui, cette voyelle ne fait pas partie du système vocalique bulgare, elle serait juste le résultat d'une mauvaise perception due à la réduction des voyelles. Cette réduction n'apparaît pas seulement en position inaccentuée. Venelin l'admet aussi dans les morphèmes racines et les désinences, accentuées ou inaccentuées, sans faire la distinction nécessaire entre ces différentes conditions de prononciation. Ce seul et même son ы (c'est ainsi que Venelin perçoit le résultat de la réduction) que l'on entend souvent à la place des désinences des cas, ne peut pas être rendu par un seul graphème, car l'orthographe devrait aider à rétablir les formes correctes des cas (Venelin, 2002: 101). Si les Bulgares ne distinguent pas ces formes à l'écrit, c'est que, par ignorance ou négligence, ils imiteraient la prononciation populaire. Venelin propose un compromis : rétablir à l'écrit les flexions, telles qu'elles sont dans les Écritures, au nom de la conservation des cas, mais marquer d'un signe diacritique les endroits où la prononciation populaire diffère. Ainsi, croit-il, la langue retrouvera progressivement une certaine justesse. Dans les exemples de « corrections » proposés, Venelin s'inspire largement du russe ce qui l'amène à introduire beaucoup d'écarts par rapport au bulgare authentique. La valeur essentielle de sa démarche réside dans le choix démocratique de soutenir et mettre en valeur la langue populaire bulgare tout en préservant une base vieux slave.

En 1837, le Comité chargé par l'Académie russe de se prononcer sur la valeur de la *Grammaire* en vue de son éventuelle édition donne un avis défavorable. Les principales critiques adressées à Venelin portent sur son expression en russe, jugée peu claire, maniérée et souvent incorrecte, la présentation grammaticale du bulgare, en particulier celle du système verbal, trop confuse et incohérente. L'affirmation que le bulgare est un dialecte du russe et celle

^{16.} La voyelle [ă], en bulgare moderne notée à l'intérieur du mot, est caractéristique du bulgare dans la mesure où elle ne se trouve pas dans les autres langues slaves. Il s'agit d'une voyelle centrale, prononcée avec une ouverture buccale beaucoup plus étroite que celle du [a], occupant une place intermédiaire entre celles de [i] et de [o] ouvert.

concernant l'absence de cas en bulgare suscitent l'incompréhension générale. Les deux dernières années de la vie de Venelin sont marquées par la maladie, la misère et le rejet de sa candidature à la chaire de langue et de littérature slaves de l'Université de Moscou. Il meurt en 1839 sans voir la sortie de sa *Grammaire*. Dans les années 1850, à l'initiative de la Deuxième section de l'Académie des sciences russe récemment créée, un jeune chercheur, P.A. Bessonov, s'appuie largement sur les travaux de Venelin dans l'élaboration d'une grammaire intitulée *Principales questions de la langue bulgare contemporaine* [Glavnye voprosy jazyka novobolgarskogo]. La parution, en 1855, de cet ouvrage reconnu en Russie comme la nouvelle description systématique de la langue bulgare, fait oublier pendant une longue période l'idée d'éditer la *Grammaire* de Venelin (Nikulina, 1998 : 140).

Néanmoins, Venelin restera sans conteste le premier à avoir élaboré une présentation scientifique et complète de la langue bulgare. Il se démarquera dans l'histoire de la linguistique par l'originalité de ses hypothèses et ouvrira à ses successeurs des axes de recherche inexplorés jusque là. Sa démarche a le mérite d'aborder la langue en étroite relation avec l'histoire et la culture du peuple dont elle est l'expression. Même si ses écrits portent une empreinte romantique et russophile trop prononcée, Venelin n'en reste pas moins soucieux du devenir du peuple bulgare qu'il dote d'une identité, d'une conscience nationale et d'une vision pratique de l'évolution de sa langue.

BIBLIOGRAPHIE

BERNŠTEIN [BERNSTEIN], S. B. (éd.) 1979. Slavjanovedenie v dorevoljucionnoj Rossii. Bibliografičeskij slovar' [La slavistique dans la Russie d'avant la révolution. Dictionnaire bibliographique], Moskva, Nauka, 426 p.

BESSONOV, P. A. 1857. Nekotorye čerty putešestvija Ju. I. Venelina v Bolgariju [Quelques aspects du voyage de Ju. I. Venelin en Bulgarie], Moskva, 40 p.

BULAXOV, M. G. 1976. Vostočnoslavjanskie jazykovedy. Bibliografičeskij slovar' [Linguistes slaves orientaux. Dictionnaire bibliographique], t. 1, 2 et 3, Minsk, Izdatel'stvo BGU im. V.I. Lenina.

COMTET, R. 2002. « Les langues slaves méridionales et les linguistes russes jusqu'à la fin du XIX siècle », *Linguistique balkanique* XLII, 2, Académie bulgare des sciences, p. 125-137.

DEMINA, E. I. 1998. « O pervom opyte kodificacii bolgarskogo literaturnogo jazyka èpoxi Vozroždenija. Koncepcija Ju. I. Venelina » [Sur le premier essai de

codification de la langue littéraire bulgare. La conception de Ju. I. Venelin], in Venediktov 1998, p. 84-121.

LARUELLE, M. 2005. Mythe aryen et rêve impérial dans la Russie du XIX- siècle, Paris, CNRS Editions, 223 p.

MARKOV, D. F. & D'JAKOV, V. A. (éd.) 1988. Slavjanovedenie v dorevoljucionnoj Rossii. Izučenie južnyx i zapadnyx slavjan [La slavistique dans la Russie d'avant la révolution. Etude des Slaves méridionaux et occidentaux], Moskva, Nauka, 414 p.

NIKULINA, M. V. 1998. « Putešestvie Ju. I. Venelina v Bolgariju i ego mesto v načal'noj bolgaristike v Rossii » [Le voyage de Ju. I. Venelin en Bulgarie et son rôle dans les débuts de la bulgaristique en Russie], in Venediktov 1998, p. 122-147.

POPRUŽENKO, M. G. 1903. Ju. I. Venelin i negovoto značenie v istorijata na bălgarskoto văzraždane [Ju. I. Venelin et son rôle dans l'histoire de la Renaissance bulgare], Sofija, Pravoslaven propovednik, 24 p.

SMOL'JANINOVA, M. G. 1998. « Ju. Venelin i bolgarskaja literatura èpoxi nacional'nogo Vozroždenija » [Ju. Venelin et la littérature bulgare à l'époque de la Renaissance nationale], in Venediktov 1998, p. 5-26.

VENEDIKTOV, G. K. 1990. Bolgarskij literaturnyj jazyk epoxi Vozroždenija. Problemy normalizacii i vybora dialektnoj osnovy [La langue littéraire bulgare à l'époque de la Renaissance. Problèmes de normalisation et de choix de base dialectale], Moskva, Nauka, 206 p.

VENEDIKTOV, G. K. (éd.) 1998. *Ju. I. Venelin v bolgarskom Vozroždenii* [Ju. I. Venelin dans la Renaissance bulgare], Moskva, RAN, Institut slavjanovedenija i balkanistiki, 205 p.

VENELIN, Ju. 1829. Drevnie i nynešnie bolgare v političeskom, narodopisnom, istoričeskom i religioznom ix otnošenii k rossijanam. Istoriko-kritičeskie izyskanija [Les Bulgares anciens et contemporains dans leurs relations politiques, ethnographiques, historiques et religieuses avec les Russes. Recherches historiques critiques], t. 1, Moskva, 241 p.

VENELIN, Ju. 1838. O zarodyše novoj bolgarskoj literatury [De la genèse de la nouvelle littérature bulgare], Moskva, 48 p.

VENELIN, Ju. 2002. *Gramatika na dnešnoto bălgarsko narečie* [Grammaire de la langue bulgare contemporaine], trad. du russe, Sofija, Universitetsko izdatelstvo «Sv. Kliment Oxridski», 291 p.

ZLATARSKI, V. 1903. Ju. Venelin i značenieto mu za bălgarite : po slučaj 100-godišninata ot roždenieto mu (1802-1902) [Ju. Venelin et son importance pour les Bulgares : à l'occasion du centenaire de sa naissance (1802-1902)], Sofija, 71 p.

Université de Toulouse – Le Mirail, Département de slavistique – CRIMS (LLA)